

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 5

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rodolphe était désormais seul. Bien qu'il négligeât sa mère au point de laisser passer des semaines sans aller la voir, sa mort avait creusé un vide immense autour de lui. Il éprouvait des sensations pareilles à celles d'un voyageur perdu au milieu du désert : il ne savait de quel côté s'orienter. Sa vie se déroulait sans but devant lui ; il lui était impossible de rester longtemps en place ; il avait des impatiences fébriles ; le désespoir se glissait lentement dans son cœur tourmenté de remords. Durant la journée, il errait dans le château comme une âme en peine, indifférent aux choses extérieures. Le soir, il gravissait les escaliers de la plus haute tourelle, comme s'il eût voulu se rapprocher du ciel. Là, appuyé sur un créneau, il contemplait d'un œil rêveur le soleil qui se couchait dans un horizon de pourpre, les vapeurs dorées qui montaient des vallées, les arbres des collines qui s'estompaient graduellement, le château de Romont, mis en relief par ces effluves d'irradiation, et dont les girouettes neuves étincelaient comme des aigrettes de diamant. La magnificence de ce spectacle imposait silence à tous les êtres de la création. On n'entendait pas un gazouillement, pas un cri, pas un bruit de pas. Seul, Rodolphe était étranger à cette sainte paix. Son âme était pleine d'agitations secrètes dont il ne pouvait établir raisonnablement la cause. La nuit le surprenait souvent sur cette tourelle, abîmé dans une rêverie profonde, et l'œil obstinément fixé sur une petite lumière qui illuminait une fenêtre du donjon de Romont. Rodolphe savait cependant que cette lumière ne s'échappait pas de la chambre de Marguerite : en compagnie de ses parents, la jeune fille était partie pour le manoir de Palézieux quelques jours avant la mort de la châtelaine de Villaz. Il ignorait par quelle main était allumée cette lumière, mais il l'aimait. Cette mystérieuse flamme rouge, perçant les ténèbres comme une étoile, lui était devenue sympathique au milieu de sa solitude. Il la comparait tantôt à un œil protecteur ouvert sur lui, tantôt à une âme souffrante qui revenait des mondes inconnus pleurer aux lieux qu'elle avait habités.

Vers minuit, la lumière disparaissait. Rodolphe, le front chargé de tristesse, descendait alors dans sa chambre et se jetait tout habillé sur son lit. Son sommeil était agité ; il lui semblait que les paroles de malédiction de sa mère grondaient à ses oreilles.

Le soleil le trouvait toujours debout, mais il ne chassait plus. Et du moment que ses amis ne pouvaient décemment venir festoyer à son château plongé dans le deuil, ils se tenaient à l'écart. Quelquefois seulement, pour exprimer à Rodolphe la part qu'ils prenaient à sa douleur, ils envoyaient des messagers chercher de ses nouvelles.

Des mois se passèrent de la sorte.

Un soir que Rodolphe avait prolongé sa promenade jusqu'aux bord de la Glâne, il rencontra une pauvre femme qui se jeta à ses pieds et lui raconta qu'un ours avait dévoré le plus jeune de ses enfants.

— Vous êtes un chasseur si hardi, lui dit-elle, je vous en supplie, délivrez-nous de cet animal, tuez-le ; je tremble pour mes autres fils.

Rodolphe consola de son mieux la malheureuse mère et lui promit de dissiper ses craintes.

Il se leva à trois heures du matin, sortit sans prévenir personne, et, suivant exactement les indications données, il alla s'embusquer à l'entrée d'une clairière. Pour armes, il n'avait qu'un poignard et un épieu. La lune, une lune pâle et fréquemment voilée, — était suspendue comme une lampe mortuaire au-dessus de la chaîne du Moléson. Au milieu de l'obscurité vague, on distinguait à peine les objets : si les sentiers n'avaient pas été fa-

miliers au jeune chasseur, il se serait sans doute perdu cent fois avant d'arriver à cet endroit.

(A suivre.)

Boutades.

Un commissionnaire s'aidant au déménagement de l'atelier d'un peintre, laissa malheureusement tomber une Vénus de Milo, en plâtre, qui se brisa sur le parquet. Fureur de l'artiste, qui le traite de maladroit, de butor et autres qualificatifs.

— J'en suis bien fâché, monsieur, fait le commissionnaire, mais le mal n'est pas si grand... elle avait déjà les bras cassés.

Un ancien militaire venait d'obtenir la place de concierge dans un musée. Il a reçu pour instructions d'obliger tous les visiteurs à déposer leurs cannes au vestiaire. Arrive un monsieur, les mains dans ses poches.

— Eh ! s'il vous plaît, votre canne.

— Ma canne ? Vous voyez bien que je n'en ai point.

— Ça ne me regarde pas, Je ne connais que ma consigne. Allez-en chercher une !

Le jeune Isidore apprend l'histoire et la grammaire. Son professeur, en lui donnant une leçon sur les adjectifs, lui explique que *beau* est un masculin et devient *belle* au féminin. L'enfant écoute avec attention. Tout à coup, frappé par une idée pleine de logique, il s'écrie :

— Alors si Mirabeau avait eu une fille, elle se serait appelée Mirabelle ?

Connaissances utiles.

Voici un *ciment pour raccommoder les porcelaines* : faites bouillir pendant 5 ou 6 minutes dans une eau bien claire un morceau de verre blanc ; pilez ensuite ce verre, passez-le à travers un tamis fin, et donnez-lui un grand degré de ténuité en le broyant sur un marbre après l'avoir mélangé avec du blanc d'œuf. La ténacité de ce ciment est telle que les parties rejointes ne se séparent jamais, même lorsqu'on vient à briser de nouveau les vases ainsi raccommodés.

OPÉRA. — On assure que le Comité du Casino-Théâtre a traité avec M. Fronty, le mari de Mme Fronty, notre première chanteuse de 1883, pour la prochaine saison d'opéra, dans laquelle nous aurons le plaisir d'entendre plusieurs œuvres qui n'ont pas encore été données sur notre scène.

Nous rappelons que la conférence littéraire de M. Philippe Godet, qui a pour sujet : *Un poète romand*, aura lieu lundi 2 février, à 5 heures du soir. Entrée, 2 francs. Billets à l'avance à la librairie Tarin.

L. MONNET.